

Penser à contre-courant

Pour former de manière utile l'intelligence critique et la conscience humaniste de futurs citoyens du monde, en plus de l'histoire et de l'économie, il faut leur enseigner en parallèle l'étude des religions et les théories philosophiques de la justice.

Martha C. Nussbaum, *Not for Profit* (2010)

Toujours je suis étonné qu'il soit si difficile de nommer les disciplines qui traitent de la société, de la culture, de la communication. Dans un des accords qui sont à l'origine de la Fondation Pierre Elliott Trudeau, les fonctionnaires parlent ainsi du domaine qui est le nôtre, non sans maladresse, comme celui des « sciences humaines et des humanités ». Je sais bien que le but était seulement de ne pas rebutter tous ceux que le mot « science » peut indisposer : philosophes, littéraires, juristes, artistes de toute obéissance. Mais la proposition sonne quand même faux. Dans ses publications en langue française, la Fondation a aussi hésité longtemps à parler de « sciences sociales », bien que cet usage soit courant dans la francophonie et qu'il se reflète dans les appellations de plusieurs grandes institutions universitaires. Il n'y a sans doute pas de solution parfaite, car le domaine est vaste et ses frontières à jamais imprécises. La Fondation accueille des économistes et des théologiens, des urbanistes et des romanciers, des sociologues, des ethnologues, des historiens.

Au fond, à défaut d'un langage commun, d'une méthode commune, d'une même conception du chemin qui sépare un problème

de sa solution, je crois que tous ceux et toutes celles qui se rassemblent autour des programmes de la Fondation partagent au moins deux traits essentiels. D'abord, comme nous le signalons dans nos communications, nous réunissons des esprits libres, c'est-à-dire des gens qui ne craignent pas de penser par eux-mêmes et de dire ou d'écrire ce qu'ils pensent, sans autre souci que celui de préserver leur intégrité intellectuelle et morale. Ensuite viennent la curiosité passionnée pour les grands enjeux de notre temps et la volonté d'exercer à leur endroit tous les outils que la pensée et l'expérience peuvent fournir. Les membres de la « communauté Trudeau » ne sont pas tous et toutes des intellectuels *publics*, car leur travail requiert parfois la discrétion et l'humilité de ceux qui œuvrent dans l'ombre, mais ils ou elles sont à coup sûr des intellectuels *engagés*, comme on disait autrefois pour parler de ceux qui s'inquiètent du devenir des sociétés et qui s'activent à les guider vers le bien, le juste, le vrai et pourquoi pas, le beau.

Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que tout ce qui se dit ou s'écrit dans cette communauté serve à « quelque chose ». Nous vivons dans des sociétés impatientes, qui veulent des réponses immédiates, des solutions faciles à mettre en œuvre, des applications qui fonctionnent sans heurt. Un tel qui appelle des idées ambitieuses se dépêche d'ajouter qu'elles doivent surtout être réalistes. Même des universitaires bien installés dans leurs chaires ironisent sur l'académisme dès que pointent dans une discussion quelques mots savants. Il n'est pas toujours facile dans ces conditions de se tenir du côté de l'érudition, comme c'est souvent le cas dans les sciences humaines, ou du côté de l'abstraction, comme il est souvent nécessaire dans les sciences sociales. Il n'est pas facile d'être philosophe ou juriste et d'être intéressé par des questions qui touchent aux mœurs ou aux valeurs. Il n'est pas évident de lire encore des œuvres de fiction et d'y chercher autre chose que l'évasion ou le divertissement. Il n'est pas bien vu de se tourner vers la tradition. Il n'est pas facile de penser à contre-courant.

D'autres que moi et parmi eux, la grande philosophe américaine Martha Nussbaum, ont déjà dit de façon proprement magistrale combien la société s'appauvrisait, se fragilisait même en laissant ainsi à l'abandon le champ des humanités. En fait, vu l'état des lieux, on pourrait même parler de régression. Aux vieilles injonctions qui dictaient de penser longtemps et d'avancer prudemment, *en connaissance de cause*, succède aujourd'hui une morale de la répartie, du trait d'esprit, de l'interjection, toute en cris du cœur. Que répondra-t-on si vous prétendez avoir lu Calvino, Faulkner ou Cortázar, ce qui s'appelle lire? « LOL » ?

Les cinq textes qui composent cette troisième livraison des *Cahiers de la Fondation Trudeau* ne sont pas des manifestes. Leurs auteurs sont des universitaires de renom, installés à juste titre dans la carrière. Ce qui les distingue et qui leur a valu le prix Trudeau, c'est le refus de la facilité : ni le choix des objets, ni la manière de les aborder, ni la nature des conclusions ne s'accordent avec ce qu'aurait dicté l'air du temps. J'y vois d'abord l'expression de l'autonomie nécessaire propre à l'intellectuel, l'affirmation de sa dignité. Mais de surcroît, sans doute à cause du vocabulaire concret et social qui domine tous les textes, j'y reconnais un souci particulier pour ce qu'on pourrait appeler l'émancipation – le mouvement qui permet aux relations humaines de s'arracher aux déterminismes et de s'épanouir librement.

Même le plus pessimiste des cinq conférenciers affirme au terme de son parcours sa confiance dans le perfectionnement des liens sociaux. Guidé par l'œuvre du Nobel sud-africain J.M. Coetzee, le texte profond du professeur Simon Harel commence par marquer toutes les étapes qui conduisent à la chute, à l'exclusion, au discrédit. Le monde dont il est question ici est en voie d'être détruit par ceux-là même qui parlent de construire, de développer, de recomposer la société, et qui ne laissent derrière eux que la violence d'un univers privé de sens et même, de sentiments. La conclusion de Simon Harel n'est pourtant pas désespérée. Elle célèbre au contraire ceux

qui trouvent la force de fuir, migrants et vagabonds, dans un éloge étonnant de l'itinérance.

Dans son texte si personnel et si directement politique, Clare Bradford fait aussi l'inventaire des moyens qui permettent d'affirmer une culture, dans toute sa tragique complexité, contre les représentations dominantes. Son objet singulier – la littérature pour enfants – est un révélateur puissant des tensions qui s'expriment au sein des communautés autochtones, entre l'expression des blessures de l'identité et celle des aspirations et des rêves. J'ai écrit autrefois que les conflits qui traversent les sociétés autochtones sont la meilleure preuve qu'il s'agit de sociétés vivantes, à part entière. On peut lire de cette manière l'exposé de Clare Bradford. Elle y affirme avec force la capacité de communautés marquées par le racisme et l'exclusion, par la haine et le colonialisme, de s'arracher à leur destin par la création, par l'imagination.

La démarche de Beverley Diamond est parallèle à celle de Clare Bradford. Musicologue éminente travaillant depuis son centre de recherche à l'Université Memorial, à Terre-Neuve, la professeure Diamond s'intéresse depuis des années aux effets sociaux et culturels de la performance musicale dans les groupes marginalisés. Son texte montre bien comment la conversion des éléments culturels et populaires en signifiants politiques – ne faudrait-il pas parler ici de « transcription » ? – suppose une maîtrise aiguë de codes subtils et difficiles. On comprend aussi que cette conversion s'opère depuis toujours, parfois sans être même audible pour les dominants. Il faut lire absolument le passage où Beverley Diamond nous raconte comment on pouvait subvertir des hymnes religieux en profitant des sonorités de la langue mi'kmaq, ou celui consacré à la grande interprète mohawk Dawn Avery.

L'exposé de Jeremy Webber sur le nationalisme se présente lui aussi comme un essai sur l'émancipation. L'auteur propose de déconstruire les figures habituelles du nationalisme, pour y faire une place aux éléments culturels si centraux dans la démarche de Clare

Bradford ou Beverley Diamond. Il n'est d'ailleurs pas indifférent que le professeur Webber soit aussi une figure importante du courant juridique qui tente au Canada de concilier le droit de tradition européenne avec le droit proprement autochtone. La Fondation favorise ces rencontres et ces convergences. Le texte qu'on peut lire ici porte surtout sur la question du Québec, pour des raisons personnelles qui montrent bien combien toute recherche est au fond *incarnée*. Mais je crois que cette contribution montre bien comment la communauté politique canadienne peut se recomposer sur des bases qui font enfin une part meilleure à la réciprocité, au-delà de la seule question du Québec.

Le cinquième texte des *Cahiers* est l'œuvre de la professeure Isabella Bakker. C'est un plaidoyer passionné en faveur de la justice sociale et du développement humain, sous l'éclairage cru et parfois désespérant des discriminations fondées sur le sexe. Un des aspects passionnants de l'approche d'Isabella Bakker est son insistance à situer son propos d'emblée dans l'univers des politiques publiques. Un des leitmotifs de l'exposé est de rappeler l'importance de créer des espaces de réflexion et de discussion où la mobilisation des indignés et des indignées puisse se traduire dans des propositions d'action collective. Pour changer l'économie et rétablir la société de solidarité qu'appelle de ses vœux la majorité, on ne peut faire l'impasse sur le politique et ses réalités.

Les *Cahiers de la Fondation Trudeau* reflètent un aspect primordial de la vie de notre organisation, qui est de présenter un vaste échantillon de points de vue sur le monde et la société. La manière qui nous est propre consiste à laisser parler ceux qui savent, mais aussi à permettre à ceux qui doutent de s'exprimer. Cette sélection est une illustration convaincante que nous atteignons nos buts.

PIERRE-GERLIER FOREST

Président, La Fondation Pierre Elliott Trudeau

Novembre 2011